

## « Une échelle dressée »

(Genèse 28 :11-19 ; Jean 1 :43-51)

Votre pasteur m'a aimablement invité à venir prêcher dans votre paroisse à l'occasion de l'Escalade. Il me fait un très grand honneur et je le remercie. Il m'a précisé dans son invitation qu'il ne s'agissait pas pour moi de faire un exposé historique de l'événement. Ça tombe bien, je ne suis pas historien ni genevois d'origine. Mais comme Genevois d'adoption, je vis depuis 33 ans à Genève, j'ai la mentalité d'un converti. Je me plie avec joie à ses rites. A sa culture. A sa mentalité. J'y dirige le musée de la Réforme et j'en suis très honoré. Contrairement à la réputation qu'on lui fait parfois, Genève sait accueillir ceux qui s'y installent sans y être nés. Sa réputation internationale est méritée. On pourrait ajouter que sa vocation est également intercantonale.

Et puis il y a cette commémoration de l'Escalade. Une fête vraiment attachante au cœur de la nuit. Comme le musée de la Réforme est au centre de la vieille ville, on est aux premières loges pour savourer les roulements des tambours, le son des fifres, la rumeur des cortèges, le la lueur des chandelles, les fumets du vin chaud et de la soupe au pois. Et puis ce grand feu final sur la Place saint-Pierre le dimanche. L'atmosphère est unique, le plaisir tient à une scénographique reproduite à l'identique chaque année. On se sent pris au cœur d'un rite, d'une liturgie, quelque chose d'inscrit dans l'identité de la ville.

Et c'est si vrai que nous avons voté le 3 mars dernier pour ancrer le *Cé qu'è l'aino* dans la constitution de Genève en tant qu'hymne officiel du canton. Composé en 1603, une année après les événements par un auteur inconnu, il célèbre la victoire de Genève contre les assauts des troupes de Charles Emmanuel de Savoie. Nous venons de le chanter, je vous répète les quatre premiers couplets en français d'aujourd'hui :

*Celui qui est en haut, le Maître des batailles,*

*Qui se moque et se rit des canailles*

*À bien fait voir, par une nuit de samedi,*

*Qu'il était patron des Genevois.*

On peut malgré tout s'interroger sur les raisons de célébrer l'escalade, indépendamment des aspects folkloriques qui lui sont liés, la Mère Royaume et sa marmite ou désormais la course du même nom une semaine avant la commémoration. Est-ce vraiment un moment déterminant de l'histoire de Genève ? L'attaque n'a fait que 72 victimes, les combats n'ont duré qu'une nuit et, comme le disent Olivier Fatio et Béatrice Nicollier dans le livre de référence *Comprendre l'escalade*, si Genève était tombé aux mains des Savoyards cette nuit du 12 au 13 décembre 1602, le Roi de France Henry IV serait intervenu très rapidement avec ses troupes pour chasser ces derniers et rétablir l'indépendance à Genève.

Mais ce n'est sans doute pas la victoire seule de cette nuit qui a motivé sa célébration jusqu'à aujourd'hui, mais plutôt ce que cette victoire a signifié politiquement, ses conséquences favorables pour Genève car elle mettait fin à plus d'un siècle d'affrontements

larvés ou réels avec la Savoie. Moins d'une année après cette nuit de décembre 1602, et en conséquence de cette défaite, elle allait enfin reconnaître l'indépendance de la ville.

Aujourd'hui, la Savoie politique n'existe plus. Il vaut la peine de regarder des cartes anciennes pour mesurer son importance passée. Au 15ème siècle par exemple c'était un territoire qui comprenait les villes de Nice, de Turin, de Chambéry, d'Aoste, de Bourg-en Bresse, de Martigny, de Saint-Maurice et de tout le canton de Vaud jusqu'à Morat. Genève y fut comme un satellite en raison des liens de la Savoie avec plusieurs de ces gouvernants et de son Evêque, jusqu'au passage à la Réforme au début des années 1530. Depuis lors, la Savoie n'eut de cesse de vouloir reconquérir Genève et ses territoires qui échappaient désormais plus nettement à son autorité religieuse, politique et économique.

Tout au long du 16ème siècle et notamment depuis l'avènement de Charles Emmanuel de Savoie en 1580, Genève dut subir d'incessantes offensives de la Savoie, un véritable harcèlement, des blocus de la ville, des encerclements, des combats, des sièges, des famines, au gré aussi de relations de combourgeoisie avec Berne et Zurich appelées souvent à la rescousse, mais parfois trop tard.

La défaite formelle de la Savoie en décembre 1602 dans sa tentative de s'emparer de Genève eut donc pour ses ressortissants le goût sucré de la victoire et du soulagement. On avait eu chaud, et la victoire allait définitivement régler, une année plus tard, une relation depuis trop longtemps toxique. On peut comprendre de ce fait l'importance qu'a pris le souvenir de cette victoire qui résonne encore et dont on a rapidement donné une lecture religieuse, comme on le voit notamment avec le *C'è que L'aino* de 1603.

Mais qui est ce Maître des batailles, patron des genevois du premier couplet ? Jésus-Christ ? Le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, ce dieu qui a sorti Israël du pays d'Égypte et conduit les hébreux de victoire en victoire à la conquête de Canaan ? Le vocabulaire renvoie incontestablement à l'Ancien Testament, ce que confirme le chant du Psaume 124, au matin de la victoire, par les Genevois et qui se conclut par ses mots, : « *Notre secours, conclut-il, c'est le nom du Seigneur* ».

La même année, en 1603, un verrier réalise à Genève un vitrail en souvenir de l'événement. Il est exposé actuellement au musée de l'Ariana, dans une exposition intitulée *Post Tenebras Lux* consacrée aux vitraux extraordinaires conservés par ce musée. De façon explicite, on y observe une allusion au Dieu des patriarches, et en l'occurrence à la figure de Jacob. On y voit les scènes classiques de l'attaque savoyarde et de la résistance genevoise, avec les trois fameuses échelles dressées contre les murailles de la Corratierie, les combats dans les allées des maisons qui donnaient sur les remparts, la débandade des assaillants, la mise à mal des échelles et ici et là, les premiers des 72 cadavres savoyards et genevois que l'on décomptera le lendemain.

Et puis, au sommet du vitrail, partant des rues basses pour monter jusqu'à Dieu représenté au ciel par le fameux triangle à œil unique, une échelle, parcourue dans les deux sens par des anges. C'est bien sûr le modèle du songe de Jacob, dont on vient d'entendre la lecture. Couché la tête sur une pierre dont il fera un autel, le patriarche rêve qu'une échelle se dresse sur la terre jusqu'au ciel, parcourue par des messagers de Dieu qui y montent et descendent. Le Seigneur se tient au-dessus de Jacob et lui dit notamment : Je suis avec toi, et je te garderai partout.

La figure de Jacob est une des plus attachantes de la Genèse. Le Patriarche, fils d'Isaac et petit-fils d'Abraham est le protagoniste d'un nombre appréciable d'aventures : ses rapports avec Esaü son frère jumeau et néanmoins aîné, sa vie chez Laban son oncle, sa lutte toute une nuit avec Dieu, ses douze fils, sa descente en Égypte pour y retrouver Joseph, grand intendant du pharaon. La Bible nous dresse le portrait d'un être plein de vie, traversé par des contradictions, des sentiments mêlés, n'hésitant pas à ruser pour obtenir ce qu'il veut. En l'occurrence, le droit d'aînesse qu'il achète pour un plat de lentilles à son frère Esaü, et cette bénédiction paternelle qu'il subtilise à son frère en se faisant passer pour lui aux pieds d'Isaac, atteint de cécité.

Or, justement, ce rêve d'une échelle parcourue par les anges au bas de laquelle Dieu lui adresse des promesses solennelles de richesses, de descendance et de protection, symbole repris dans cette représentation de l'escalade, a lieu alors qu'il est en cavale pour fuir la colère de son frère, furieux du tour qu'il lui a joué. Dieu conclut une alliance avec un manipulateur, un être qui a trahi la confiance familiale au moment quasi sacré de la transmission d'un héritage.

Voilà ce Dieu vers qui se manifeste la reconnaissance de Genève, via la reprise du motif symbolique de l'échelle de Jacob dans la représentation de l'Escalade. Mais ce n'est pas complètement illogique. Bien entendu, la référence à l'échelle de Jacob est motivée par les trois échelles utilisées par les Savoyards pour pénétrer dans la ville. Les premières se brisent, la quatrième relie les vainqueurs à Dieu. Ce qui est intéressant ici, c'est l'utilisation que Calvin a fait de la relation de Jacob et Esaü reprise de Saint-Paul dans sa théorie de la prédestination qui dissocie complètement l'influence que tout être humain pourrait exercer dans son salut. Ce dernier est décidé par Dieu selon des desseins hermétiques et totalement indépendamment des mérites des uns et des autres. Autrement dit, si le maître des batailles est le patron des Genevois, ce n'est pas à cause du comportement des genevois.

Il y a une autre allusion dans la Bible aux échelles parcourues par des anges. C'est dans le livre de Jean au chapitre 1, versets 43 à 51. Après son baptême et avant l'épisode des Noces de Cana, Jésus est en train de recruter ses premiers disciples, parmi lesquels Nathanaël, à Bethsaïda, à qui il annonce, vu sa foi, qu'il verra sous sa conduite, lui et aussi les disciples, le ciel ouvert et les anges monter et descendre sur le Fils de l'Homme. Pas de rêve individuel ici, mais une vision à ciel ouvert promise par Jésus à ceux qui veulent vivre à sa suite en suivant ses commandements d'amour, et ici, pourquoi

ne pas évoquer l'amour de l'ennemi, l'amour du prochain, l'amour... du Savoyard en 1603

Aujourd'hui, la Savoie n'existe plus. Ses descendants territoriaux sont français, italiens, vaudois, fribourgeois et genevois aussi, les anciennes fortifications de Genève ont disparu au milieu du 19ème siècle sous l'impulsion du politicien James Fazy qui a tracé de nouveaux quartiers au-delà des murailles, où ont notamment été érigés la synagogue de Plainpalais, l'Eglise russe à la Rue Toepffer ou l'Eglise Notre Dame à Cornavin, des édifices traduisant les aspirations religieuses d'une population beaucoup plus diversifiée qu'au début du 17ème siècle.

Dans la foulée de cette évolution générale, Genève est devenue au 20ème siècle le siège européen des Nations Unies et de nombreuses institutions œuvrant pour la paix, pour le dialogue, pour le rapprochement des peuples, et tout particulièrement pour la réconciliation chrétienne avec le COE et le dialogue interreligieux avec l'appel de Genève. Alors, pourquoi continuer à rejouer avec autant d'ardeur une scène primitive qui n'a plus grand-chose à voir avec la Genève d'aujourd'hui, aux plans sociologiques, spirituels et architecturaux ? Et bien précisément pour permettre, à la manière un peu d'un carnaval, de se déplacer une fois par année dans le passé pour le réinterroger et ainsi pour revitaliser son identité présente.

C'est quand on émigre à l'extérieur de son environnement temporel ou spatial qu'on peut mieux identifier ses lignes de force ou de faiblesse. Voyager dans le temps une fois par année au cœur d'un événement historique permet d'interroger ses racines et leur signification. La mémoire est une instance fragile. Il faut l'alimenter en lui présentant des contenus mis en scène avec des odeurs, des sons, des visions, une invitation à la communion. C'est ainsi que la fête de l'escalade relève le pari de s'inscrire dans un laboratoire de l'identité de Genève, non pas pour se réfugier dans un passé qu'aucune célébration n'arrivera à reproduire, mais pour se situer par rapport à lui en méditant les leçons qu'il nous adresse.

On le voit avec notre musée de la Réforme : la population est curieuse du passé quand on peut l'appréhender au-delà de ses recherches solitaires sur internet ou tout seul dans les livres. Le succès de ce musée d'histoire tient au fait qu'on y rencontre d'autres visiteurs intéressés par le passé, que les lieux se prêtent à l'échange et à la construction commune d'une vision de l'histoire qui se modifie constamment. Nous sommes toujours heureux de dialoguer avec ce public, ce qui nous permet aussi de faire évoluer notre muséographie.

A cet égard, et pour terminer, je trouve qu'il y a une chose qui pourrait évoluer dans la célébration de la fête. J'ai cru comprendre que l'hommage aux victimes de l'Escalade que l'on fait le vendredi, ne concerne que celles des résistants genevois et qu'aucune pensée n'est prévue pour les victimes savoyardes.

Il me semblerait juste et cohérent, 422 ans plus tard, que mémoire leur soit aussi faite, au nom de Genève, au nom de sa vocation généreuse, internationale et réconciliatrice.

Amen

## *Genèse 28 :11-19*

Jacob atteignit un lieu où il passa la nuit, car le soleil s'était couché. Il prit l'une des pierres du lieu, la plaça sous sa tête et se coucha en ce lieu. <sup>12</sup>Il fit alors un rêve : un escalier était dressé sur la terre, et son sommet touchait au ciel ; les messagers de Dieu y montaient et y descendaient. <sup>13</sup>Le Seigneur se tenait au-dessus de lui ; il dit : Je suis l'Éternel, le Dieu d'Abraham, ton père, et le Dieu d'Isaac. La terre sur laquelle tu es couché, je te la donnerai, à toi et à ta descendance. <sup>14</sup>Ta descendance sera aussi nombreuse que les grains de poussière de la terre ; tu t'étendras à l'ouest et à l'est, au nord et au sud. Tous les clans de la terre se béniront par toi et par ta descendance. <sup>15</sup>Je suis avec toi, je te garderai partout où tu iras et je te ramènerai vers cette terre ; car je ne t'abandonnerai pas, jusqu'à ce que j'aie fait ce que je t'ai dit.

<sup>16</sup>Jacob s'éveilla de son sommeil ; il dit : Vraiment, le Seigneur est en ce lieu, et moi, je ne le savais pas ! eIl eut peur et dit : Que ce lieu est redoutable ! Ce n'est rien de moins que la maison de Dieu, c'est la porte du ciel !

<sup>18</sup>Jacob se leva de bon matin ; il prit la pierre qu'il avait placée sous sa tête, il en fit une pierre levée et versa de l'huile sur son sommet. <sup>19</sup>Il appela ce lieu du nom de Beth-El – mais le nom de la ville avait d'abord été Louz.

## *Évangile selon Jean 1 :43-51*

Le lendemain, Jésus voulut se rendre en Galilée, et il trouve Philippe. Jésus lui dit : Suis-moi. <sup>44</sup>Philippe était de Betsaïda, la ville d'André et de Pierre. <sup>45</sup>Philippe trouve Nathanaël et lui dit : Celui au sujet duquel ont écrit Moïse, dans la Loi, et les prophètes, nous l'avons trouvé : c'est Jésus de Nazareth, fils de Joseph. <sup>46</sup>Nathanaël lui dit : Quelque chose de bon peut-il venir de Nazareth ? Philippe lui dit : Viens voir. <sup>47</sup>Jésus vit Nathanaël venir à lui, et il dit de lui : Voici un véritable Israélite, en qui il n'y a pas de ruse. <sup>48</sup>Nathanaël lui dit : D'où me connais-tu ? Jésus lui répondit : Avant que Philippe t'appelle, quand tu étais sous le figuier, je t'ai vu. <sup>49</sup>Nathanaël reprit : Rabbi, c'est toi qui es le Fils de Dieu, c'est toi qui es le roi d'Israël. <sup>50</sup>Jésus lui répondit : Parce que je t'ai dit que je t'ai vu sous le figuier, tu crois ? Tu verras des choses plus grandes encore ! <sup>51</sup>Et il lui dit : Amen, amen, je vous le dis, vous verrez le ciel ouvert, et les anges de Dieu monter et descendre sur le Fils de l'homme.

Le Magnificat

Luc 1 :46-55

Prédication du 23 janvier 2005 au temple de l'Etoile à Paris par pasteur Louis Pernot

Ce que l'on appelle « Magnificat » est la prière de louange que Marie, d'après Luc prononça chez Elisabeth peu après qu'il lui ait été annoncé que l'Esprit de Dieu viendrait sur elle, et qu'elle serait à l'origine d'une fécondité extraordinaire, surnaturelle et donc spirituelle. Marie accepte cette grâce en disant : Voici la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon ta parole. (1 :38)

Marie prononcera ensuite une superbe prière exprimant sa joie et sa confiance en Dieu. On y retrouve presque tous les thèmes essentiels de l'Evangile : la miséricorde, le salut, le bonheur et la joie, l'action de grâce, le renversement des valeurs, et l'humilité. Certes, cette prière est belle, et l'on peut se réjouir que Marie ait eu cette grâce et qu'elle en ait été heureuse, mais cela a pour nous plus de sens, parce que Marie peut être considérée comme l'exemple du croyant. Et en effet, l'aventure de Marie n'est pas une chose passée, mais un événement que nous sommes tous invités à vivre : accepter la grâce de Dieu, accepter qu'il fasse sa demeure en nous, accepter qu'il féconde notre vie pour que notre existence physique donne naissance à une dimension d'amour, de pardon, de paix, d'esprit et d'éternité. Ce Magnificat n'est donc pas seulement celui de Marie, il peut être le nôtre. Il est un exemple de louange.

La première chose remarquable concernant cette prière, concerne la forme : elle est, en fait, un patchwork de citations de l'Ancien Testament. Certainement est-ce là un enseignement : Marie prie finalement assez peu avec ses propres mots, mais les emprunte aux textes de cette Bible qu'elle connaissait bien. Nous de même, quand nous ne savons pas comment prier, les textes mêmes de la Bible peuvent nous y aider. Elle est un réservoir de versets, de passages, de phrases que nous pouvons faire nôtres à certaines circonstances. Et ainsi, plus on lit la Bible, plus on la connaît, et plus notre prière peut être nourrie et forte. Et ces passages que Marie cite, elle ne les a pas cherchés juste là avec une concordance, ces passages sont venus spontanément dans sa tête parce qu'elle les connaissait. La Bible est le carburant de notre prière, elle nous donne les briques avec lesquelles nous pouvons construire notre foi, lui donner corps et c'est un point essentiel.

Mais par ailleurs, pour en arriver à cette joie profonde de Marie, encore faut-il avoir été en mesure de rencontrer Dieu, de l'avoir accepté en soi, et d'avoir voulu le servir. Et l'on peut se demander ce qu'il y avait de particulier en Marie, dans sa pensée, sa théologie, sa psychologie qui a fait qu'elle ait pu jouer ce rôle extraordinaire. Et sur ce point encore, je crois que le Magnificat peut nous aider. En effet, je ne pense pas que Marie ait tout découvert ce qu'elle dit dans sa prière après l'Annonciation. Je crois que le Magnificat est fondamentalement révélateur de l'état d'esprit de Marie et de sa théologie. Marie ne dit là que ce qu'elle a toujours pensé, et qui lui a permis précisément de rencontrer et d'accueillir Dieu en elle. C'est pour cela que le Magnificat est essentiel, parce qu'il n'est pas qu'une prière, mais est en fait une confession de foi. Il dit la foi positive qui permet de s'ouvrir à la fécondité spirituelle avec Dieu.

Ainsi peut-on reprendre tout le texte dans ce sens, et essayer d'y voir l'enjeu théologique, la juste compréhension de Dieu et de soi qui permet d'avancer vers la Vie et la joie éternelle.

Le premier point important se trouve certainement dans ce mot latin qui a donné son nom à la prière : « Magnificat » : Mon âme exalte le Seigneur. C'est le point de départ fondamental : donner à Dieu une place suffisamment élevée dans sa vie, que Dieu ne soit pas un accessoire, une sorte d'option, mais la chose la plus haute la plus essentielle de notre vie. Cela ne veut pas dire que l'on doive y penser toujours à tout moment, mais qu'il soit le cœur, le centre organisateur et régulateur de toute notre existence. Donner à Dieu cette place centrale c'est aussi mettre sa confiance en lui, et croire que c'est en lui que l'on peut trouver la vraie joie : mon esprit a de la joie en Dieu. Si ce n'est pas le cas, notre Dieu ne peut pas être actif dans notre vie, s'il n'y a pas de différence de potentiel entre lui et nous, il ne peut rien nous donner et n'être source d'aucune transformation ou révolution dans notre vie.

Et pourtant, Marie n'en reste pas là. Sa conception de Dieu n'est pas pour autant celle d'un Dieu lointain et tout puissant, comme un monarque autosuffisant, un juge terrifiant ou étranger, mais celle d'un Dieu élevé qui baisse ses yeux vers sa créature, un Dieu qui s'intéresse à nous, qui peut et veut nous sauver, qui nous prend en considération, qui nous appelle à le servir, à l'aider : Dieu mon sauveur qui a jeté les yeux sur la bassesse de sa servante. Il est essentiel avant toute chose d'avoir ainsi une conception de Dieu équilibrée, ni trop lointain, ni trop copain : un Dieu fort grand et puissant, et pourtant proche et aimant.

Et parallèlement à cette juste conception de Dieu, Marie a aussi une juste vision du rôle de l'homme. Elle se considère comme servante. Et cela ne veut pas dire que l'homme soit rien par rapport à Dieu, mais plutôt qu'il est « serviteur », donc qu'il a un rôle à jouer pour Dieu. Il n'y a pas de passivité dans l'attitude de Marie. Le serviteur n'attend pas que le maître fasse tout pour lui et à sa place, mais c'est lui qui agit. Dieu est celui qui conseille, qui ordonne, qui a un certain plan pour le monde et l'humanité et l'homme est celui qui met en œuvre. La meilleure chose que nous puissions faire de notre vie est de la mettre au service d'un idéal, d'une réalité qui nous dépasse et qui est plus importante que nous. Notre vie peut servir ce monde, elle peut servir la paix, la joie, le partage, la vie dans ce monde, pour un monde meilleur, même si c'est très humblement et à notre échelle.

Marie comprend par ailleurs que le bonheur ultime et la plus grande des grâces, c'est d'enfanter le Messie. Et cela encore n'est pas réservé à Marie. Tous nous pouvons donner naissance dans nos vies à quelque chose de christique. Les juifs attendaient le Messie qui viendrait leur donner la paix, la plénitude de la présence de Dieu, la liberté et la joie. Chaque fois que nous enfantons dans nos vies des parcelles de choses de ce type, c'est le Christ que nous enfantons et que nous faisons venir sur Terre. Et c'est ça le seul et le vrai bonheur, c'est ça le sens de toute vie. Et en fin de compte, tout cela est possible parce que sa miséricorde s'étend d'âge en âge, c'est-à-dire que son amour est sans limite. C'est parce que nous sommes aimés de Dieu, que nous pouvons puiser dans cette force que nous donne le fait d'être aimé et accepté que nous pouvons agir pour lui, et à notre tour aimer et pardonner.

Les exemples que donne Marie de l'action de Dieu dans le monde sont très curieux : il fait descendre les puissants de leur trône, il élève les humbles, il rassasie de bien les affamés et renvoie les riches à vide. Il ne faudrait évidemment pas croire que Dieu s'occuperait de détrôner les tyrans politiques, ou de donner de l'argent aux pauvres ou « sans domiciles fixe », mais plutôt qu'il est le

Traduction de la Bible : voir la Nouvelle Bible Segond (NBS)

Dieu des renversements, des bouleversements. D'abord parce qu'en Dieu les valeurs humaines sont parfois inversées, le plus grand n'est pas forcément le plus puissant d'un point de vue terrestre, et le plus pauvre en argent peut être le plus riche dans un autre domaine. Et puis avec Dieu, tout est possible, il n'y a pas de déterminisme, pas de fatalité, pas de situation désespérée, tout peut changer, du nouveau peut à tout moment survenir, la vie peut changer c'est pourquoi il faut toujours espérer. En général, nous avons plutôt peur des changements, mais en fait, il ne faut pas les redouter, la vie n'est que cela. Et la créativité de la vie vient du fait que le même ne fait pas que se répéter. Certes, il peut y avoir de mauvais bouleversements, mais ce n'est pas si grave que cela, puisque Dieu, lui demeure éternellement, il est le point fixe de toute vie ce qui reste inébranlable. Et les bons changements sont des aubaines. Il faut être à l'affût, disponibles, prêts à partir dans une autre direction accepter de naître à une vie nouvelle, au moins partiellement. La disponibilité de Marie est certainement aussi une de ses grandes qualités. A quatorze ou quinze ans, elle n'était pas du tout prête à accueillir un enfant qui changerait sa vie, et pourtant, après quelque hésitation, elle dit « oui », qu'il soit fait selon ta parole. Elle accepte ce bouleversement pour le faire sien. Ce sont de ces événements inattendus de notre vie que peuvent survenir les plus grandes choses, pour peu que nous sachions les accepter, il faut que nous sachions voir ces chances, changer nos projets, nous adapter. La vie est en cela. Et Dieu est une puissance de renversement positive dans notre vie qui peut, pourvu que nous sachions l'écouter et le suivre nous mener aux choses les plus extraordinaires.

Et Marie conclue enfin en mentionnant les promesses faites à Abraham et à ses pères. Cela non plus n'est pas anodin. Parce que nous voyons que Marie reprend à son compte toute l'attente du peuple d'Israël. D'une part, comme nous l'avons vu, elle ne tire pas sa foi de rien, elle continue la foi de ses parents, de ses ancêtres, et c'est cette foi qui jusqu'à lors ne lui avait peut être pas apporté grand chose qui tout à coup va changer sa vie. Il faut bien avoir un enracinement, et la religion de nos pères, celle de notre catéchisme, même si à un moment donné elle semble inactive, peut être, si elle est entretenue, le foyer de grâces exceptionnelles. C'est cette religion plus ou moins héritée qui peut à un moment donné être le nid d'où éclot notre propre foi active et vivante... Il faut pour cela que le nid existe... et que nous sachions en sortir.

Ainsi Marie partageait avec le peuple juif d'alors l'idée d'une attente. Ce premier point est essentiel. Attendre, c'est désirer, c'est se rendre disponible, c'est être prêt à recevoir. Celui qui n'attend rien, qui n'a pas de désir d'autre chose, a peu de chance de recevoir, il ne voit même pas la possibilité de lumière qui lui est proposée.

Et puis Marie a accepté de sortir de cette foi juive en faisant siennes ces promesses, elle a compris que ces promesses de Dieu, comme celles des Béatitudes (Matt 5) : heureux ceux qui pleurent car ils seront consolés, heureux ceux qui ont faim et soif (de justice) car ils seront rassasiés, heureux les pauvres (en esprit) car le Royaume des Cieux est à eux, ne sont pas des promesses pour l'au delà et pour d'autres, mais pour elle aujourd'hui et maintenant. C'est ça le bouleversement que la foi peut opérer en nous, quand nourris de la Parole Biblique, de la religion de nos Pères, nous attendons de Dieu en qui nous croyons et espérons de tout notre cœur, et que nous comprenons que c'est en nous, aujourd'hui que peut s'accomplir cette promesse messianique cette promesse de joie, de bonheur, de paix et de vie qui se trouve dans toute la Bible.

## 2016

Ce que l'on appelle « Magnificat » est la prière de louange que Marie, d'après Luc, prononça chez Elisabeth peu après qu'il lui ait été annoncé que l'Esprit de Dieu viendrait sur elle, et qu'elle serait à l'origine d'une fécondité extraordinaire, surnaturelle et donc spirituelle. Marie accepte cette grâce en disant : « Voici la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon ta parole ». (1 :38)

Marie prononcera ensuite une superbe prière exprimant sa joie et sa confiance en Dieu. Cette prière est un peu austère, et il est difficile aujourd'hui de se l'approprier, pourtant on y retrouve presque tous les thèmes essentiels de l'Évangile : la miséricorde, le salut, le bonheur et la joie, l'action de grâce, le renversement des valeurs, et l'humilité, et puis aussi un Dieu grand, mais qui s'abaisse par amour pour sa création. Certes, cette prière est belle, et l'on peut se réjouir que Marie ait eu cette grâce et qu'elle en ait été heureuse, mais cela a pour nous plus de sens, parce que Marie peut être considérée comme l'exemple du croyant. Et en effet, l'aventure de Marie n'est pas une chose passée, mais un événement que nous sommes tous invités à vivre : accepter la grâce de Dieu, accepter qu'il fasse sa demeure en nous, accepter qu'il féconde notre vie pour que notre existence physique donne naissance à une dimension d'amour, de pardon, de paix, d'esprit et d'éternité. Ce Magnificat n'est donc pas seulement celui de Marie, il peut être le nôtre. Il est un exemple de louange.

La première chose remarquable concernant cette prière, concerne la forme : elle est, en fait, un patchwork de citations de l'Ancien Testament. Certainement est-ce là un enseignement : Marie prie finalement assez peu avec ses propres mots, mais les emprunte aux textes de cette Bible qu'elle connaissait bien. Nous de même, quand nous ne savons pas comment prier, les textes mêmes de la Bible peuvent nous y aider. La Bible est un réservoir de versets, de passages, de phrases que nous pouvons faire nôtres à certaines circonstances. Et ainsi, plus on lit la Bible, plus on la connaît, et plus notre prière peut être nourrie et forte. Et ces passages que Marie cite, elle ne les a pas cherchés au moment même avec une concordance, ces passages sont venus spontanément dans sa tête parce qu'elle les connaissait. La Bible est le carburant de notre prière, elle nous donne les briques avec lesquelles nous pouvons construire notre foi, lui donner corps et c'est un point essentiel.

Mais par ailleurs, pour en arriver à cette joie profonde de Marie, encore faut-il avoir été en mesure de rencontrer Dieu, de l'avoir accepté en soi, et d'avoir voulu le servir. Et l'on peut se demander ce qu'il y avait de particulier en Marie, dans sa pensée, sa théologie, sa psychologie qui a fait qu'elle ait pu jouer ce rôle extraordinaire. Et sur ce point encore, on peut croire que le Magnificat peut nous aider. En effet, Marie n'a certainement pas tout découvert ce qu'elle dit dans sa prière après l'Annonciation. Le Magnificat est fondamentalement révélateur de l'état d'esprit de Marie et de sa théologie. Marie ne dit là que ce qu'elle a toujours pensé, et qui lui a permis précisément de rencontrer et d'accueillir Dieu en elle. C'est pour cela que le Magnificat est essentiel, parce qu'il n'est pas qu'une prière, mais est en fait une confession de foi. Il dit la foi positive qui permet de s'ouvrir à la fécondité spirituelle avec Dieu.

Traduction de la Bible : voir la Nouvelle Bible Segond (NBS)

Ainsi peut-on reprendre tout le texte dans ce sens, et essayer d'y voir l'enjeu théologique, la juste compréhension de Dieu et de soi qui permet d'avancer vers la Vie et la joie éternelle.

Le premier point important se trouve dans ce mot latin qui a donné son nom à la prière : « Magnificat » : « Mon âme magnifie le Seigneur ». C'est le point de départ fondamental : donner à Dieu une place suffisamment élevée dans sa vie, que Dieu ne soit pas un accessoire, une sorte d'option, mais la chose la plus haute la plus essentielle de notre vie. Cela ne veut pas dire que l'on doive y penser toujours à tout moment, mais qu'il soit le cœur, le centre organisateur et régulateur de toute notre existence. Donner à Dieu cette place centrale, c'est lui donner l'importance qui lui permettra d'agir en nous. Dieu peut faire de grandes choses en nous si nous lui laissons une grande place dans nos vies. S'il n'est qu'un accessoire, son action ne sera elle aussi qu'accessoire. C'est pourquoi nous demandons de même chaque jour à Dieu : « que ton nom soit sanctifié » : rendre saint le nom de Dieu, c'est donner une place exceptionnelle à ce que Dieu représente pour nous. Si ce n'est pas le cas, notre Dieu ne peut pas être actif dans notre vie, s'il n'y a pas de différence de potentiel entre lui et nous, il ne peut rien nous donner et n'être source d'aucune transformation ou révolution dans notre vie.

Et pourtant, Marie n'en reste pas là. Sa conception de Dieu n'est pas pour autant celle d'un Dieu lointain et tout-puissant comme un monarque autosuffisant, un juge terrifiant ou étranger, mais celle d'un Dieu élevé qui baisse ses yeux vers sa créature, un Dieu qui s'intéresse à nous, qui peut et veut nous sauver, qui nous prend en considération, qui nous appelle à le servir, à l'aider : « Dieu mon sauveur qui a jeté les yeux sur la bassesse de sa servante ». Il est essentiel avant toute chose d'avoir ainsi une conception de Dieu équilibrée, ni trop lointain, ni trop copain : un Dieu fort grand et puissant, et pourtant proche et aimant : il est « le puissant », mais « sa miséricorde s'étend d'âge en âge », et la miséricorde, c'est la tendresse, l'amour de ce Dieu justement, tout en étant fort et différent de nous s'approche pour venir à nous et nous aider.

Parallèlement à cette juste conception de Dieu, Marie a aussi une juste vision du rôle de l'homme. Elle se considère comme servante. On peut le lire comme une sorte d'humilité : Dieu peut faire de grandes choses pour l'homme tant que celui-ci ne se prend pas lui-même pour Dieu. L'humain doit laisser de la place pour cet autre que Dieu s'il veut que Dieu puisse faire quelque chose en lui, et pour ça ne pas se croire lui-même devoir être tout, tout maîtriser et tout faire. Mais cela ne veut pas dire que l'homme soit rien par rapport à Dieu, s'il est « serviteur », c'est qu'il a un rôle à jouer pour Dieu. Il n'y a pas de passivité dans l'attitude de Marie. Le serviteur n'attend pas que le maître fasse tout pour lui et à sa place, c'est lui au contraire qui agit. Dieu est celui qui conseille, qui ordonne, qui a un certain plan pour le monde et l'humanité et l'homme est celui qui met en œuvre. C'est ce qu'a montré le philosophe Hegel dans sa célèbre dialectique du maître et de l'esclave : l'esclave est loin d'être rien, au contraire il est d'un certain sens plus que le maître puisque le serviteur peut très bien se passer de son maître, alors que le maître ne peut pas se dispenser de son serviteur, il en a besoin. Dire que l'homme est serviteur de Dieu, c'est dire qu'il n'est pas rien mais au contraire bon à quelque chose, qu'il peut être utile et que son action dans le monde est essentielle pour un Dieu qui a besoin de lui. La meilleure chose que nous puissions faire de notre vie est de la mettre au service d'un idéal, d'une réalité qui nous dépasse et qui est plus importante que nous. Notre vie peut servir ce monde, elle peut servir la paix, la joie, le partage, la vie dans ce monde, pour un monde meilleur, même si c'est très humblement et à notre échelle.

Marie comprend par ailleurs que le bonheur ultime et la plus grande des grâces, c'est d'enfanter le Messie. Et cela encore n'est pas réservé à Marie. Tous nous pouvons donner naissance dans nos vies à quelque chose de christique. Les juifs attendaient le Messie qui viendrait leur donner la paix, la plénitude de la présence de Dieu, la liberté et la joie. Chaque fois que nous enfantons dans nos vies des parcelles de choses de ce type, c'est le Christ que nous enfantons et que nous faisons venir sur Terre. Et c'est ça le seul et le vrai bonheur, c'est ça le sens de toute vie.

Et Marie a compris en fin de compte les Réformateurs ont redécouvert mille cinq cents ans plus tard, c'est que, en fin de compte, tout cela n'est possible que parce que « sa miséricorde s'étend d'âge en âge », c'est-à-dire que son amour est premier. C'est parce que nous sommes aimés de Dieu, que nous pouvons puiser dans cette force que nous donne le fait d'être aimé et accepté que nous pouvons agir pour lui, et à notre tour aimer et pardonner. Ainsi nous ne faisons pas de bonnes œuvres pour être sauvés, mais c'est parce que nous sommes sauvés par grâce que nous pouvons faire de bonnes œuvres en reconnaissance pour ce salut qui nous est offert. « Pour nous, nous aimons parce qu'il nous a aimés en premier ». (1 Jean 4 :19)

Les exemples que donne Marie de l'action de Dieu dans le monde sont très curieux : « il fait descendre les puissants de leur trône, il élève les humbles, il rassasie de bien les affamés et renvoie les riches à vide ». Il ne faudrait évidemment pas croire que Dieu s'occuperait de détrôner les tyrans politiques, ou de donner de l'argent aux pauvres ou « sans domicile fixe », mais plutôt qu'il est le Dieu des renversements, des bouleversements. D'abord parce qu'en Dieu les valeurs humaines sont parfois inversées, le plus grand n'est pas forcément le plus puissant d'un point de vue terrestre, et le plus pauvre en argent peut être le plus riche dans un autre domaine. Et puis avec Dieu, tout est possible, il n'y a pas de déterminisme, pas de fatalité, pas de situation désespérée, tout peut changer, du nouveau peut à tout moment survenir, la vie peut changer c'est pourquoi il faut toujours espérer. En général, nous avons plutôt peur des changements, mais en fait, il ne faut pas les redouter, la vie n'est que cela. Et la créativité de la vie vient du fait que le même ne fait pas que se répéter. Certes, il peut y avoir de mauvais bouleversements, mais ce n'est pas si grave que cela, puisque Dieu, lui demeure éternellement, il est le point fixe de toute vie ce qui reste inébranlable. Et les bons changements sont des aubaines. Il faut être à l'affût, disponibles, prêts à partir dans une autre direction accepter de naître à une vie nouvelle, au moins partiellement. La disponibilité de Marie est certainement aussi une de ses grandes qualités. A quatorze ou quinze ans, elle n'était pas du tout prête à accueillir un enfant qui changerait sa vie, et pourtant, après quelque hésitation, elle dit « oui », « qu'il soit fait selon ta parole ». Elle accepte ce bouleversement pour le faire sien. Ce sont

de ces événements inattendus de notre vie que peuvent survenir les plus grandes choses, pour peu que nous sachions les accepter, il faut que nous sachions voir ces chances, changer nos projets, nous adapter. La vie est en cela. Et Dieu est une puissance de renversement positive dans notre vie qui peut, pourvu que nous sachions l'écouter et le suivre nous mener aux choses les plus extraordinaires.

Et Marie conclue enfin en mentionnant les promesses faites à Abraham et à ses pères. Cela non plus n'est pas anodin. Parce que nous voyons que Marie reprend à son compte toute l'attente du peuple d'Israël. D'une part, comme nous l'avons vu, elle ne tire pas sa foi de rien, elle continue la foi de ses parents, de ses ancêtres, et c'est cette foi qui jusqu'à lors ne lui avait peut être pas apporté grand chose qui tout à coup va changer sa vie. Il faut bien avoir un enracinement, et la religion de nos pères, celle de notre catéchisme, même si à un moment donné elle semble inactive, peut être, si elle est entretenue, le foyer de grâces exceptionnelles. C'est cette religion plus ou moins héritée qui peut à un moment donné être le nid d'où éclot notre propre foi active et vivante... Il faut pour cela que le nid existe... et que nous sachions nous l'approprier à notre manière. Ainsi les catéchumènes qui acceptent de confirmer au temple parce que cela fait plaisir à leurs parents ne font pas mal, ils s'inscrivent dans une continuité. Même si à ce moment cette foi ne leur sert pas à grand chose, il est bon qu'elle soit là quelque part dans un coin de leur vie, prête à être activée au moment où elle pourra leur être utile.

Ainsi Marie partageait avec le peuple juif d'alors l'idée d'une attente. Ce premier point est essentiel. Attendre, c'est désirer, c'est se rendre disponible, c'est être prêt à recevoir. Celui qui n'attend rien, qui n'a pas de désir d'autre chose, a peu de chance de recevoir, il ne voit même pas la possibilité de lumière qui lui est proposée.

Et puis Marie a sur réinterpréter cette foi juive traditionnelle, la faire sienne en l'adaptant à sa manière. Elle n'est pas vraiment sortie de la foi juive, mais l'a adaptée en interprétant autrement la possibilité que Dieu réalise ses promesses. Elle ne les attend plus pour un avenir lointain, mais elle les comprend comme devant être réalisées en elle et par elle dans sa propre vie ici et maintenant. Ainsi ces promesses des Béatitudes que son fils dira un peu plus tard : « heureux ceux qui pleurent car ils seront consolés, heureux ceux qui ont faim et soif (de justice) car ils seront rassasiés, heureux les pauvres (en esprit) car le Royaume des Cieux est à eux », ne sont pas des promesses pour l'au delà et pour d'autres, mais pour elle aujourd'hui et maintenant. C'est ça le bouleversement que la foi peut opérer en nous, quand nourris de la Parole Biblique, de la religion de nos Pères, nous attendons de Dieu en qui nous croyons et espérons de tout notre cœur, et que nous comprenons que c'est en nous, aujourd'hui que peut s'accomplir cette promesse messianique cette promesse de joie, de bonheur, de paix et de vie qui se trouve dans toute la Bible.

Retour à la liste des prédications

Luc 1 :46-55

46Et Marie dit :

Mon âme exalte le Seigneur

47Et mon esprit a de l'allégresse en Dieu, mon Sauveur,

48Parce qu'il a jeté les yeux sur la bassesse de sa servante.

Car voici : désormais toutes les générations me diront bienheureuse.

49Parce que le Puissant a fait pour moi de grandes choses.

Son nom est saint,

50Et sa miséricorde s'étend d'âge en âge

Sur ceux qui le craignent.

51Il a déployé la force de son bras ;

Il a dispersé ceux qui avaient dans le cœur des pensées orgueilleuses,

52Il a fait descendre les puissants de leurs trônes,

Élevé les humbles,

53Rassasié de biens les affamés,

Renvoyé à vide les riches.

54Il a secouru Israël, son serviteur,

Et s'est souvenu de sa miséricorde,

55– comme il l'avait dit à nos pères –,

envers Abraham et sa descendance pour toujours.